



AIDE A LA PREDICATION

Dimanche 23 septembre 2018

Esaïe 49, 1-6

Jean-Mathieu Thallinger
Pasteur à Mulhouse

En vain, je me suis fatigué (49, 4). A quoi bon ?

Dans les dernières lignes du livre de l'Exode, Moïse met les dernières touches à la tente d'assignation qui préfigure ce que sera lors de l'installation en Terre Promise le temple de Jérusalem. Mais l'accès à la tente lui est impossible : *« Il dressa le parvis autour du tabernacle et de l'autel, et il mit le rideau à la porte du parvis. Ce fut ainsi que Moïse acheva l'ouvrage. Alors la nuée couvrit la tente d'assignation, et la gloire de l'Eternel remplit le tabernacle. Moïse ne pouvait pas entrer dans la tente d'assignation, parce que la nuée restait dessus, et que la gloire de l'Eternel remplissait le tabernacle »* (Exode 40, 33-35).

Lui, ainsi que tout le peuple, avaient respecté exactement les consignes recommandées, collecté métaux et tissus précieux, mais les lieux leur demeuraient inaccessibles, brouillés par cette nuée ténébreuse.

Qui n'a pas connu ce sentiment de désespérance, d'à *quoi bon* ?

Je travaille pour gagner un salaire, je paie mes factures qui semblent se perdre dans un puits sans fond. Combien de parents ont pu se dire : *j'ai tout donné à mes enfants, temps, argent, jeunesse et je ne suis pas récompensé par ces ingrats* ? Combien de pasteurs se disent : *« je prêche depuis 30 ans à des paroissiens qui ne m'entendent pas, comme si*

l'évangile se cognait à des murs, j'ai consacré temps et énergie pour une communauté qui se réduit comme peau de chagrin, pourquoi ne reviennent-ils plus ? ». Combien ont l'impression d'aller au travail, de s'épuiser semaine après semaine, pour effectuer des tâches qui n'ont pas de sens ?

A quoi bon s'épuiser ? Pour rien ?

Le prophète Esaïe traversa aussi la nuit du *à quoi bon* : « *je pensais : 'En vain je me suis fatigué, c'est pour le vide et le néant que j'ai dépensé ma force'* » (verset 4).

Cette nuit de l'*à quoi bon*, est une nuit de la foi, du doute. Tous les mystiques, tous les prophètes, tous les croyants la traversent un jour, ils la nomment nuit obscure de l'âme, traversée du désert, descente aux enfers. Sœur Thérèse disait avoir vécu cette épreuve quarante années durant. Les premiers moines chrétiens la nommeront « acédie », une torpeur ou dépression spirituelle. Elle comptera un temps parmi les péchés capitaux. Elle se nourrit de l'impression que Dieu s'est éloigné ou détourné de nous, qu'il se cache à notre regard, comme la nuée interdisait l'accès à la tente d'assignation.

Remarquons les mots qu'emploie Esaïe pour décrire ce qu'il ressentit : en vain, pour le vide et le néant : « *En vain je me suis fatigué, c'est pour le vide et le néant que j'ai dépensé ma force* ».

Ce vide qu'il ressent il le nomme en hébreu « Tohuw », c'est le tohuw du tohuw – bohuw, le tohu-bohu, du premier verset de la Bible qui décrit le monde dans lequel la Parole de Dieu ne résonnait pas encore (ou ne résonnait plus, si on veut déchronologiser le texte) : « *La terre était informe (tohuw) et vide (bohuw) il y avait des ténèbres à la surface de l'abîme* ». C'est donc le monde privé de la Parole de Dieu, quelles qu'en soient les raisons, que ce soit parce que nous y sommes sourds ou parce qu'effectivement Dieu n'a rien à y dire.

Quant au « néant », le terme hébreu qu'emploie Esaïe est celui d'« Hebel », qui sera aussi le nom d'Abel (Hebel), la buée, le vain. Hebel qui sera repris par l'auteur de l'Ecclésiaste aux résonnances si proches de notre texte : « *Vanité (hebel) des vanités (hebel), vanité (hebel) des vanités (hebel), tout est vanité hebel* » (Ecclésiaste 1, 2).

Avec Esaïe et tous ceux précités, il partage ce sentiment d'inutilité de l'activité humaine : « *Quel avantage revient-il à l'homme de toute la peine qu'il se donne sous le soleil ?* » (Ecclésiaste 1,3).

Moïse, Esaïe, l'Ecclésiaste, chacun de nous, connaîtra ou a connu la tentation de baisser les bras. Nous pourrions leur adjoindre Martin Luther qui vécut l'*à quoi bon* de la piété active :

« Malgré ma vie irréprochable de moine, je me sentais pécheur aux yeux de Dieu ; ma conscience était extrêmement inquiète et je n'avais aucune certitude que Dieu fût apaisé par mes satisfactions. Aussi je n'aimais pas ce

Dieu juste et vengeur. Je le haïssais et, si je ne blasphémiais pas en secret, certainement je m'indignais et murmurais violemment contre lui, disant : N'est-il pas suffisant qu'il nous condamne à la mort éternelle à cause du péché de nos pères et qu'il nous fasse subir toute la sévérité de sa loi ? Faut-il qu'il augmente encore nos tourments par l'Évangile et que, même là, il nous fasse annoncer sa justice et sa colère ? »

Mais non ! (49, 4)

Mais non, l'absence, le silence de Dieu, n'est ni une fatalité, ni la fin de notre histoire. Dans les nuits de la foi va surgir pour chacun une parole :

- sur le tohu-bohu Dieu dira : Que la lumière soit ! Et la lumière fut ».
- au premier verset du livre du Lévitique qui suit tout de suite les derniers du livre de l'Exode Dieu parlera à Moïse et l'invitera à entrer enfin sous la tente : *« L'Eternel appela Moïse; de la tente d'assignation, il lui parla et dit : Parle aux enfants d'Israël » (Lévitique 1,1).*
- de la méditation des Ecritures s'ouvriront les portes du paradis pour Luther : *« Enfin, Dieu me prit en pitié. Pendant que je méditais jour et nuit et que j'examinais l'enchaînement de ces mots : « La justice de Dieu est révélée dans l'Évangile » comme il est écrit : « le juste vivra par la foi », je commençais à comprendre que « la justice de Dieu » signifie la justice que Dieu donne et par laquelle le juste vit, s'il a la foi... Aussitôt, je me sentis renaître, et il me sembla être entré par des portes largement ouvertes au paradis même. Dès lors, l'Écriture tout entière prit à mes yeux un aspect nouveau. Je parcourus les textes comme ma mémoire me les présentait et notai d'autres termes qu'il fallait expliquer de façon analogue... la puissance de Dieu par laquelle il nous donne la force, la sagesse, par laquelle il nous rend sages, le salut, la gloire de Dieu. »*
- de la mémoire de sa vocation renaîtra pour Esaïe cette conviction *« Mais non, mon droit est auprès de l'Eternel » (Esaïe 49, 4).*

Grand est mon prix aux yeux de l'Eternel et mon Dieu est ma force (49, 5)

L'Esprit de Dieu qui planait sur le tohuw, sur le sentiment de vacuité d'Esaïe lui donnera cette parole au cœur : *« grand est mon prix aux yeux de l'Eternel et mon Dieu est ma force ».*

« Grand est mon prix », traduit par ailleurs par « honoré », est dit en hébreu *kabad* : *« qui a du poids ».*

Esaïe comprend et accepte *qu'aux yeux de Dieu* il a du poids, ses actes ont de la valeur.

« Aux yeux de Dieu »

C'est ici que se fait le basculement, la conversion. Esaïe cesse de mesurer sa valeur, la réussite de ses actions selon ses critères, selon les normes de réussite du monde, selon ce qui est visible aux yeux des hommes pour accueillir un autre regard, décentré, le regard de ce Dieu qui dira un peu plus loin : « *Car mes pensées ne sont pas vos pensées, et mes voies ne sont pas vos voies* » (Esaïe 55,8).

Comme Luther plus tard, il comprend que la justice de Dieu sur nos actes signifie que nous sommes rendus justes par son regard sur nous.

En outre, Esaïe cessera de considérer qu'il pourrait tenir debout en mobilisant et en épuisant son énergie personnelle, limitée. Il va en quelque sorte remplacer son énergie fossile par une énergie infiniment renouvelable : l'esprit de Dieu, qui sera sa force.

C'est trop peu !

Et l'infini de la force de Dieu en nous se manifeste par les ambitions de Dieu pour son serviteur qui vont décupler : "*C'est trop peu que tu sois mon serviteur, pour relever les tribus de Jacob et rétablir les ruines d'Israël; je veux faire de toi la lumière des nations, mon instrument de salut jusqu'aux confins de la terre.*"

(Quelques mots de la personnalité mystérieuse du serviteur à qui s'adresse Dieu dans le texte. Les commentateurs s'y sont souvent cassé les dents entre les hypothèses Cyrus, roi perse non juif qui permettra le retour des exilés, le reste d'Israël fidèle, Esaïe lui-même... Il n'est peut-être pas besoin de trancher. Ce serviteur pourra être envisagé tout à la fois comme le peuple d'Israël comme collectivité, Esaïe comme individu croyant, Cyrus comme individu agissant hors de la conscience de Dieu, et finalement chacun d'entre nous, lecteurs contemporains de ces lignes, inclus).

Pour chacun Dieu a une ambition sans limite. Là où Esaïe, limité, épuisé, tenté par la démission aurait pu se satisfaire d'une réussite au rabais : colmater quelques brèches, rassembler les quelques survivants de l'exil restés fidèles. Comme nos paroisses tentent de sauver leurs murs, de rassembler leurs troupeaux blanchis, d'espérer le retour des exilés de la foi. A tous Dieu propose un projet nettement plus enthousiaste : être lumière des nations et instrument de salut jusqu'aux confins de la terre. Wouahou non ?

On assiste ici à une universalisation et une démocratisation du message biblique. Il n'est plus restreint à une seule communauté identitaire mais s'ouvre à l'ensemble du monde. Nous pourrions l'entendre pour nous

comme une invitation à trouver ou retrouver la confiance en Dieu, à ne pas nous inquiéter de notre peu de moyens ou d'échos mais à placer notre espérance et notre confiance dans la force de Dieu et à penser avec beaucoup plus d'enthousiasme, au sens étymologique du mot.

Nous aimons valoriser la qualité de nos petits groupes chaleureux, nous répéter que ce n'est pas le nombre qui compte en introduisant nos cultes par le mantra « *là où deux ou trois sont réunis, je suis au milieu de vous* », valoriser la petitesse, et nous glorifier de notre humilité de bon aloi.

Mais Dieu pense beaucoup plus ambitieusement pour son Eglise : qu'elle soit lumière pour les nations. C'est-à-dire pour tous. Non seulement pour les paroissiens de nos fiefiers qui se sont éloignés de nos communautés mais bien pour l'ensemble de nos contemporains, et non en faisant tout pour conserver l'exclusivité de l'accès à nos cultes et communautés aux VIP qui partagent notre patois cananéen, nos rites devenus ésotériques, nos coutumes tribales, notre liturgie héritée, notre généalogie quelque peu incestueuse.

La vocation de nos communautés comme de nos actes individuels n'est pas de sauver des ruines, de réanimer les cadavres et de vivre dans la fiction des épopées passées. Cela n'aboutira qu'à produire des communautés zombies (en écho à la formule d'Emmanuel Todd sur *les catholiques zombies* de Bretagne).

Elle serait plutôt de nous consacrer à relayer inlassablement et contre toute désespérance la Parole d'un Dieu qui sait créer à partir du néant, faire toutes choses nouvelles à partir de là où il n'y a pas ou plus de Parole, à partir du « vide-tohuw ».

La lumière et le salut : l'ambition de Dieu pour nous et pour le monde.

C'est en cela que les serviteurs que nous sommes, sommes appelés à être lumière « Owr » dans le « tohuw bohuw ». A dire Dieu là où il n'est pas ou plus, dans les nations « Gowy », à proclamer le salut, la « Yeshuw`ah », c'est-à-dire la libération de ceux qui se sentent en exil dans un monde dans lequel ils ne savent plus trouver leur place.

Je proposerais en complément, comme illustration possible, et en conclusion, deux lieux où pourraient être proclamés la lumière et où nous pourrions être (individuellement comme collectivement en paroisse et Eglise) instruments de salut :

Dans les bullshit jobs

La Réforme a, on le sait, eu un rôle important dans la réhabilitation ou la valorisation du travail, envisagé comme vocation, comme utile à la société.

Des articles fleurissent régulièrement évoquant la notion de « bullshits jobs » (en traduction littérale courante on dira *métiers à la con*, en français plus soutenu de *métiers qui n'ont pas de sens*).

Selon Wikipedia, il s'agit d'« *une notion apparue sous la plume de l'anthropologue américain David Graeber qui postule que la société moderne repose sur l'aliénation de la vaste majorité des travailleurs de bureau, amenés à dédier leur vie à des tâches inutiles et sans réel intérêt pour la société, mais qui permettent malgré tout de maintenir de l'emploi. Les psychologues du travail ont repris le concept pour décrire la pathologie du travailleur affecté par cette « démission intérieure » encore appelée brown-out (qui signifie littéralement « baisse de courant ») ou démission intérieure pour un salarié qui ne comprend pas (ou plus) son travail ou marque une incompréhension de plus en plus prononcée par rapport aux finalités de son travail* »

On croirait lire Esaïe et son impression de s'épuiser en vain, de dépenser sa force pour le vide et le néant. David Graeber dira encore : « *Une des choses qui m'a le plus impressionné, c'est de voir à quel point les gens étaient malheureux. (...) Ils veulent avoir un effet sur le monde qui les entoure. Si on leur enlève ça, ils s'étiolent et meurent* ».

Ce sentiment n'est pas nouveau, il est une invitation renouvelée à retourner à la source de la Parole qui fait sens. Comme Martin Luther invitait à faire de chacune de nos activités un culte rendu à Dieu, à ne pas fonder nos activités et leur validité sur nos propres forces ni à les évaluer selon notre propre regard ou sur le jugement de performance ou de rentabilité. Mais à les inscrire dans la conscience que la force qui nous est renouvelée vient toujours de Dieu et ce que nous faisons a du prix, de la valeur si nous le vivons avec la conscience d'être sous le regard de Dieu : « *nous servons Dieu lorsque nous faisons ce que Dieu a ordonné et laissons ce que Dieu a interdit. Et la terre pourrait être remplie de cultes : pas seulement à l'église, mais également à la maison, à la cuisine, à la cave, à l'atelier, dans les champs, chez les bourgeois et les paysans, si seulement nous nous laissons envoyer là-bas* » (Sermon du 15 -ème dimanche après la trinité)

Avec les nouveaux optimistes.

La dépression d'Esaïe pourra aussi faire écho au sentiment de dépression généralisée de notre société comme de nos Eglises historiques. Allez faire un tour sur les réseaux sociaux ou les commentaires d'articles de presse, vous en ressortirez avec l'humeur plombée. Quant à nos prédications, nos échanges en paroisse quelle est la source à laquelle ils se vitalisent ? Alimentons-nous par nos paroles la désespérance, le sentiment que Dieu a quitté un monde qui irait à vau-l'eau ou la confiance qu'il demeure porté par Dieu ? Ne sommes-nous pas souvent obsédés par ce qui va mal, les trains qui n'arrivent pas à l'heure, le sentiment de ne rien maîtriser ?

Nous pourrions regarder le monde avec d'autres yeux, pour essayer d'y discerner aussi ce qui va mieux. Pourquoi pas dans la ligne de ce courant de pensée qui émerge que l'on nomme « *les nouveaux optimistes* », pour parler d'un nombre croissant d'auteurs qui nous rappellent ou essaient de nous montrer que jamais nous n'avons aussi bien soigné nos dents, nos yeux, mangé autant et aussi bien, eu aussi chaud, été aussi propres, eu autant de temps de loisir disponible (depuis la révolution néolithique au moins), été aussi égalitaires (même s'il demeure des inégalités), eu autant de respect pour la vie animale (les récentes lois visant à encadrer les élevages industriels, les condamnations médiatisées de personnes brutalisant des animaux vont dans ce sens), vu grandir en bonne santé autant de nos enfants, accordé autant de respect aux femmes (le mouvement #meetoo est le symptôme que ce qui était autrefois banalisé comme mettre la main aux fesses d'une serveuse de bar est aujourd'hui totalement décrédibilisé et pénalisé), aux enfants, aux minorités sexuelles, aux étrangers, eu autant de droits politiques, connu autant de choses (grâce à internet si nous apprenons à en discerner la qualité des sources), été aussi alphabétisés et scolarisés, disposé d'autant de libertés (dont celle de croire ou de ne pas croire), que les scandales de pédophilie qui font les unes des médias sont le signe non d'une multiplication du phénomène mais du dévoilement et de la condamnation absolue de ce qui se pratiquait autrefois sous le boisseau ...

Quelques pistes de lecture pour qui souhaiterait découvrir ces nouveaux optimistes :

« C'était mieux avant » par Michel Serres

<https://www.babelio.com/livres/Serres-Cetait-mieux-avant-/962377>

Résumé : " *Dix Grands Papas Ronchons ne cessent de dire à Petite Poucette, chômeuse ou stagiaire qui paiera longtemps pour ces retraités : " C'était mieux avant "*.

Or, cela tombe bien, avant, justement, j'y étais. Je peux dresser un bilan d'expert. Qui commence ainsi : avant, nous gouvernaient Franco, Hitler, Mussolini, Staline, Mao... rien que des braves gens ; avant, guerres et crimes d'état laissèrent derrière eux des dizaines de millions de morts. Longue, la suite de ces réjouissances vous édifiera. "

La Part d'ange en nous. Steven Pinker

<http://www.arenas.fr/livre/la-part-dange-en-nous/>

Aussi incroyable que cela paraisse, nous vivons l'époque la moins violente et la plus paisible de toute l'histoire de l'humanité. Steven Pinker revisite notre histoire. Il montre comment les échanges commerciaux, les organisations internationales et les récentes révolutions des droits (des minorités ethniques, des homosexuels, des femmes, des enfants et des animaux) nous ont conduits à privilégier « la part d'ange en nous », selon le mot d'Abraham Lincoln. Et à céder le pas aux motivations d'altruisme et de coopération inhérentes à notre nature.

« Le Monde va beaucoup mieux que vous ne le croyez ». Jacques Lecomte

<http://www.arenas.fr/livre/monde-va-beaucoup-mieux-ne-croyez/>

À rebours des idées reçues, Jacques Lecomte nous donne à voir une humanité en progrès. Majorité de démocraties dans le monde, mortalités maternelle et infantile divisées par deux depuis 1990, éradication planétaire de la variole, reconstitution de la couche d'ozone, redécouverte de plus de 350 espèces d'animaux considérées comme disparues, nombre de pays ayant aboli la peine de mort multiplié par 13 depuis 1950, chute de 65 % du nombre d'homicides en vingt ans, etc.

Un éditorial du journal « La Vie »

http://www.lavie.fr/debats/edito/les-nouveaux-optimistes-30-12-2014-59046_429.php

Beaucoup de nos concitoyens sentent qu'il faut reprendre le contrôle de notre destin, retrouver un récit, une histoire, un imaginaire. Replanter l'homme en son champ, avec des racines sous ses pieds, de vraies mains pour faire et un ciel au-dessus de la tête. Encore cantonnés dans les marges médiatiques et culturelles, les nouveaux objecteurs de conscience ont les rieurs contre eux mais l'avenir devant eux. Des jeunes se détachent du fétichisme de l'objet possédé, développant l'économie du partage. De petites communautés. Le don participatif. La micro-entreprise. De l'agriculture ou de l'habitat raisonné, des circuits courts, un usage retenu de nos ressources. Ajoutons sans crainte : la louange, l'évangélisation, la mission.

Un petit dernier article pour la route : Un meilleur monde est-il possible? L'optimisme conditionnel de Steven Pinker.

<https://www.telos-eu.com/fr/societe/un-meilleur-monde-est-il-possible-loptimisme-condi.html>

J'entends certains penser : oui, mais... il y a la catastrophe écologique annoncée, la fuite des capitaux, l'extinction des espèces, la malbouffe, les maladies nosocomiales, ...

Certes, le royaume tarde, mais il approche et ses signes sont déjà au milieu de nous. Continuons donc d'en porter la lumière à toutes les nations, partageons la conviction, avec Esaïe, que nous avons confiance que l'avenir du monde ne repose pas sur nos propres forces, sur nos réussites personnelles, sur nos capacités limitées. Que nous savons qu'il ne se lit pas à travers nos impressions immédiates mais qu'il est entre les mains de ce Dieu qui donne et renouvelle la force de l'humanité, qu'il en est le moteur par sa Parole qui peut parler partout même dans les lieux où nous le croyons absent. Et qu'il continue inlassablement d'appeler chacun de nous à être ses

Et qu'il continue inlassablement d'appeler chacun de nous à être ses *instruments de salut jusqu'aux confins de la terre.*

